

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

- Faustians, 6 février. High Priests of Mithras, 9 février. Elites d'Obéron, 12 février. Consus, 16 février. Atlantéens, 17 février. Chevaliers de Momus, 19 février. Equipe de Protée, 23 février. Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 2 février 1903.

Thermomètres de R. et L. CLAUDE, Opéens No 121 rue Carondelet.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

REGLEMENT DE COMPTE.

Plus l'imbroglio vénézuélien se prolonge, plus la situation se complique et s'aggrave.

Il y a d'un côté les trois puissances alliées, la Grande Bretagne, l'Allemagne et l'Italie qui demandent que leurs réclamations soient réglées avant celle des autres nations créancières, sous prétexte que ce sont elles qui ont établi le blocus du Venezuela, lequel a forcé le président Castro à céder, à prendre des mesures efficaces pour assurer le paiement des dettes de la petite république.

Il y a ensuite la France qui a des droits antérieurs à ceux de toutes les autres nations créancières. Des 1867 — on voit que ses dettes datent de loin — la France avait obtenu, en vertu d'une convention avec le Venezuela, le droit de percevoir directement une partie des revenus des douanes du Venezuela en paiement.

Depuis lors, la République Française avait renoncé à ce droit, à condition que désormais les intérêts de la dette, qui est considérable, lui seraient régulièrement payés.

Par suite des révolutions incessantes dont ce malheureux Etat a été le théâtre et la victime, aucune de ces conditions n'a été remplie; aucun intérêt n'a été payé. La France réclame donc très justement ce qui lui est dû, en vertu des droits antérieurs à ceux des trois puissances alliées. Ce n'est pas, du reste, un privilège qu'elle réclame; ce qu'elle réclame, c'est que tous les créanciers soient traités de même et que sous aucun prétexte il ne soit accordé de préférence à l'une ou à l'autre des puissances créancières.

En outre, de par une décision rendue en 1899 par le Président de la Confédération Suisse, choisie comme arbitre, la France doit toucher trente pour cent des recettes de douanes.

C'est là précisément ce qui occasionne la querelle actuelle. Menacée d'être victime, après

avoir plus souffert que les autres et avoir fait preuve de plus de patience, la France réclame l'exécution des conventions d'autrefois et veut que ses droits reconnus soient respectés.

Le peuple français a grandement raison. Voilà trop longtemps qu'il est le banquier d'autres pays, versant toujours et ne touchant jamais. Plus que tout autre il a le droit de rentrer dans ses fonds.

A vrai dire il est, avec les Etats-Unis, le seul qui, au milieu de cette bagarre, n'ait pas blessé la raison et la justice, et ne se soit pas égaré dans quelque chemin de traverse.

La Peste Bubonique

Il nous arrive depuis assez longtemps déjà, du Mexique, des nouvelles qui, reproduites presque chaque jour dans les journaux, commencent à devenir assez inquiétantes pour le public. Il s'agit de la peste bubonique qui a éclaté chez nos voisins et depuis lors y fait d'assez rapides progrès, malgré les mesures énergiques prises par les médecins et les autorités sanitaires du pays.

S'il est vrai que l'on y a déjà détruit par le feu de nombreuses maisons — près de 400 — à Mazatlan, où cette horrible maladie avait fait des victimes; s'il est vrai qu'il y a 44 patients dans le lazaret de cette ville; s'il est vrai que, hier même, on a pu constater huit décès provenant de la peste, la situation devient assez sérieuse pour motiver des mesures exceptionnelles.

Il n'y a pour ainsi dire pas de frontières entre nous et nos voisins, et les deux pays n'en font guère qu'un. Il n'y a donc pas à hésiter; il faut absolument, et à tout prix, extirper cette affreuse épidémie de notre continent et empêcher de s'y acclimater.

Nous avons la plus entière confiance dans la science et le zèle de nos sanitaires; ils ont eu dans le passé à lutter contre des dangers plus graves et ils en sont victorieusement et glorieusement venus à bout. Il en sera de même pour le cas qui nous occupe; mais il n'y a pas de temps à perdre. Il est nécessaire de combattre le mal à outrance jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu. Quand les populations verront notre corps médical sérieusement à l'œuvre, elles se rassureront. C'est ce dont elles ont besoin pour le moment.

Il faut aussi se tenir sur ses gardes, car il est possible que des voyageurs, des militaires, des marins, etc., puissent apporter la peste dans d'autres parties du continent.

MORT DE SIR STOKES.

Sir Georges Gabriel Stokes, le physicien anglais mort à Londres dimanche dernier, était né à Skreen, Comté de Sligo, Irlande, le 13 août 1819. Il fut élevé aux collèges de Dublin et de Bristol et termina ses études à Cambridge en 1841.

Professeur de Mathématiques en 1849 dans cette ville, il obtint, en 1852, la grande médaille Ramford de la Société Royale de Londres pour ses découvertes sur les changements de la réflectivité de la lumière.

Membre de la Société royale, il en devint le secrétaire en 1854 et président en 1885 en remplacement de M. Huxley, et conserva ce titre jusqu'en 1890.

Il professa la physique au Musée de géologie pratique de Londres. Il avait été élu correspondant de l'Institut le 9 juin 1879. Elu membre du Parlement pour l'Université de Cambridge en 1887, il fut créé baronnet en 1899.

LE PRINCE IMPERIAL.

Départ pour le Zululand.

1879-1903.

Nous lisons dans une feuille parisienne, sous la signature du Baron Pierre de Bourgoing :

Je recevais à Saint-Cyr, il y a déjà vingt-trois ans, cette lettre de mon père :

"Le Prince Impérial part demain, sur le Danube, pour le Cap, avec les troupes anglaises et dans l'état-major du général en chef.

"Il me l'a écrit hier en me faisant ses adieux, en me chargeant de te serrer la main. L'autre jour, il m'avait parlé d'un grand voyage, sans m'en dire la destination, car il n'avait pas encore l'agrément du gouvernement anglais.

"Cette nouvelle a irrité, ou surpris, ou atterré nos amis selon le tempérament de chacun. Le groupe de l'Appel au peuple était très mécontent de cela, mais les hommes de cœur approuveront le Prince qui fait acte d'énergie, de reconnaissance envers son hôte, l'Angleterre.

"Le Prince s'en allait à Camden, il va chercher de la gloire, des périls, de la science. Que Dieu le protège! Le général Fleury est parti ce matin; il arrivera juste à temps pour l'embarquement. Je lui ai remis une lettre pour le Prince auquel je dis qu'il part sans un seul Français pour lui parler de la patrie absente et je le supplie de me donner l'ordre de le rejoindre à Madère ou au Cap. Voilà, cher enfant, ce qui se passe. C'est grave, mais c'est noble et alors c'est bien."

Ceux qui connaissent le Prince Impérial, ses intimes, ses amis d'enfance, ceux avec lesquels il se liait sans réticence, ne peuvent s'étonner de cette subite résolution.

Elle cadrerait avec sa nature ardente, son amour et son mépris du danger, son désir de montrer qu'il était bien de sa race, sa volonté de donner un démenti aux attaques d'une certaine presse qui, en insultant la mémoire de Napoléon III, reportait sur le fils des malédictions, des injures iméritées.

Les voyages, les exercices physiques, la vie des camps, les

manœuvres de l'armée anglaise ne suffisent pas au Prince Impérial. Si son activité était si expansive, s'il l'exagérait comme à plaisir, c'était pour endormir sa pensée, qui le ramenait vers la France, vers le dôme où reposait l'«Ancêtre», entouré de ses maréchaux et gardé par un peuple.

Un homme éminent, dont le Prince écoutait volontiers les conseils, me racontait dernièrement :

«Je travaillais avec Son Altesse Impériale dans son bureau, ce bureau dont vous vous souvenez certainement, situé sous l'escalier, un peu sombre, et plus sombre encore ce jour-là, car le brouillard était si intense qu'il cachait même les premiers arbres du parc. N'était-ce pas déjà le présage de ce suaire qui envelopperait bientôt Camden? Nous traitions une question d'histoire. Tandis que je parlais, le Prince dessinait, comme il en avait l'habitude, tout en prenant des notes. A un moment, sa main s'arrêta, ses grands yeux bleus si profonds regardèrent fixement dans la direction de la fenêtre. Je sentis qu'il ne m'écoutait plus.

«— Monseigneur, à quoi pensez-vous? — Ah! répondit le Prince, j'espérais voir passer là devant l'omnibus de Grenelle."

Car sa patrie dont on l'avait banni, c'est à elle qu'il pensa toujours. Il l'aimait comme une mère et je vois encore ses yeux se voiler de larmes lorsqu'un jour quelqu'un lui parla de la France ingrate, oublieuse. Il croyait, dans son indulgence sublimine, qu'après toutes les catastrophes, toutes les douleurs, toutes les blessures encore saignantes, la France avait bien le droit de se plaindre; mais il ne mettait pas en doute qu'elle saurait faire à chacun sa part de responsabilité dans les derniers malheurs et il avait foi dans sa justice.

Il n'avait pas encore quinze ans quand il m'écrivit cette lettre, datée de février 1871 :

"...C'est un grand soulagement pour nous, qui sommes si loin du pays, de penser qu'on ne se bat plus en France. En effet, vous ne sauriez croire combien il est pénible, lorsqu'on ne peut faire pour sa patrie que des vœux, de penser qu'à chaque minute s'écoule des centaines de Français tombent sur les champs de bataille. On se reproche chaque bouchée de viande, chaque gorgée de vin, en songeant aux pauvres gens qui meurent presque de faim dans nos villes et dans nos places fortes. Espérons que la fin de nos misères est proche, et que la France pourra bientôt fermer ses plaies."

Plus tard, il dit à un de ses camarades qui entre à Saint-Cyr: "Serez la France de toute votre âme. C'est la plus grande preuve d'affection que vous puissiez me donner. Devenez un de ses meilleurs officiers. Voilà ce que je souhaite que soient mes amis."

Enfin, il écrivit de Maritzburg, le 20 avril, un mois avant sa mort: "...Dieu, qui lit dans mon âme, pourrait dire la place qu'il occupe le souvenir de mes amis et de ma patrie..."

Que ne puis-je produire ici toutes ces lettres! En les lisant, les cœurs battraient la charge.

Lorsque la nouvelle du désastre d'Ischanhlawa parvint à Londres, le 11 février, le War Office décida aussitôt l'envoi au Natal de troupes destinées à combler les vides causés par la mort de plus de cinq cents hommes et à augmenter le corps expéditionnaire commandé par lord Chelmsford.

— Soit! Armand appela le garçon afin d'aquitter le prix des consommations absorbées par Tournai. Déjà celui-ci, mettant à profit l'autorisation qui venait de lui être accordée avait gagné la porte de l'établissement.

Il triomphait... il venait de palper les cinquante francs promis... C'étaient des jours de noces en perspective, de quoi s'amuser... se vanter dans l'orgueil.

— Sans compter que tout à l'heure l'artiste chez lequel il s'était introduit dans le but que l'on sait... allait sans doute à son tour se montrer généreux.

Dehors il ne fut pas étonné d'apercevoir deux hommes qui stationnaient sur le trottoir. Il reconnut tout de suite l'un des deux: Simony.

— Et s'adressant au compositeur: — Vous voyez que j'ai tenu parole.

— Bon. — Alors n'oubliez pas... votre ami m'avait dit... Les regards d'Aulnoye le regardèrent de colère.

C'était là le malfaiteur qui avait failli causer à son fils, à son enfant chéri... une douleur immense!

Il gronda: — Toi, gredin, gagne le large ou les choses vont se gâter. Tournai eut une menace au

La résolution du Prince fut immédiate. Ses camarades de l'artillerie faisaient la guerre. Il devait les suivre. Il prit donc le général Simmons, son ancien général lorsqu'il était cadet à Woolwich, d'interroger auprès du duc de Cambridge. Le général plaça alors lui-même sa cause, il la gagna. Mais combien le duc hésita avant d'accorder cette autorisation! Non seulement le Prince n'avait pas de "commission in the army," mais la responsabilité qui incombait au gouvernement anglais était trop grande pour qu'il ne mit pas obstacle au désir de son illustre hôte.

Persone n'ignorait sa noble ardeur et le duc de Cambridge la connaissait bien lorsqu'il écrivait à lord Chelmsford: "Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux". Le courage était inné en lui.

Ne le prouve-t-il pas déjà par ces lignes que j'extrait d'une page signée: "Louis Napoléon, janvier 1871", écrite dans un de ces livres de "Confession" à la mode il y a une vingtaine d'années?

"Quelle est la faute pour laquelle vous avez le plus d'aversion? — La peur.

"Quelle est votre idée du bonheur? — La conscience d'avoir fait tout mon devoir.

"Quel est le trait dominant de votre caractère? — L'amour de la bataille.

"Quelle est votre devise? — Fais ce que dois, advienne que pourra."

Ce fait authentique n'est-il pas aussi très caractéristique? Un jour les officiers de l'état-major de lord Chelmsford discutaient sur les uniformes, et Carey, celui qui devait fuir lâchement le 1er juin, désapprouvait la tenue des officiers qui les faisaient distinguer de leurs hommes aux yeux de l'ennemi. Le Prince s'éleva vivement contre cette opinion.

— Je voudrais, dit-il, porter un panache si haut que tout le monde saurait que c'est moi. Noblesse oblige!

Lorsque le Prince Impérial eut l'assentiment du gouvernement anglais, il annonça à l'impératrice son impuissante résolution. Il remercia ensuite la Reine de la confiance qu'elle lui accordait en lui permettant de combattre; il fit connaître son départ aux chefs de son parti et à l'occupé à la hâte, trop à la hâte, de l'achat de ses chevaux, de ses équipements, de cette malheureuse selle qui allait être une des causes de sa mort. Il s'embarqua le 27 février sur le "Danube." Je lis dans une lettre écrite à Camden et datée du 28 :

"Nous avons accompagné, hier, le Prince à Southampton. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'accueil et de l'enthousiasme dont il fut l'objet à son arrivée et sur son parcours. Ce matin, nous avons eu des nouvelles de Plymouth. Il allait bien et avait passé une bonne nuit. La mer était calme. A présent, j'ignore quand nous aurons des nouvelles.

Elles arrivèrent de Madère, où le "Danube" relâcha quelques heures. Le Prince et vit M. Bathard, qui m'a raconté les trop courts moments passés avec lui.

— Le représentant de la ligne Southampton-Cape-Town m'apprit l'arrivée imminente d'un bâtiment sur lequel était embarqué le Prince Impérial, dont j'ignorais le départ pour le Natal. Je le priai de m'avertir à temps et de me conduire à bord. A minuit, je fus prévenu que le "Danube" était signalé; à trois

heures, je montai sur le pont du navire. Je demandais le Prince et l'on me répondait qu'il reposait encore, lorsqu'on me toucha l'épaule. C'était lui.

"Je vous savais à Madère, me dit-il, et je voulais vous y surprendre. Descendez vite à terre pendant que le bâtiment prend son charbon. Nous nous promènerons dans la ville, causant de la France, de l'expédition, de sa durée probable.

"Ma campagne sera assez courte, dit le Prince. J'ai voulu aller au Zululand pour partager la fortune de mes camarades de l'artillerie. J'espère arriver à temps pour assister à une vraie bataille, puis je partirai pour les Indes, où je chasserai le tigre et l'éléphant.

"Quand votre Altesse Impériale comptait-elle être de retour? — Vers le mois d'août.

"— Le 15 août? — Vous pouvez être sûr que je serai à Camden à cette date. Je vous y donne même rendez-vous. Comme je parlais des dangers à courir pendant la guerre, le Prince alla au-devant de ma pensée... pour me rassurer sans doute.

"Le danger n'existe pas. Vous avez vu tout à l'heure ces jeunes officiers? Ils appartiennent aux plus grandes familles d'Angleterre. Nous allons faire la guerre en gentilhommes. Je ne crains pas le danger, et je vous répète: il n'y en a pas. Je ne semblais d'être convaincu... La sirène du "Danube" nous rappela trop tôt le moment de la séparation. J'accompagnai le Prince sur le pont. Il me dit adieu et me serra la main, et lorsque je fus descendu dans mon salon, je l'aperçus encore penché par-dessus le bastingage.

"Soyez tout de même prudent, Mousigneur!" — "Je vous assure que je ne courrai aucun danger."

"Le "Danube" passera devant ma villa, que vous reconnaîtrez au drapeau tricolore.

Je rentrai rapidement chez moi. Lorsque le "Danube" parut, mon pavillon descendit et monta trois fois le long de son mât. Au même instant, je vis le bâtiment s'éloper. Une embarcation, quittant le rivage, le rejoignit à force de rames. Je sus qu'elle portait une délégation des dames de Madère, qui, apprenant tardivement le passage de Son Altesse, s'étaient hâtées de réunir ce qu'elles avaient pu trouver de violettes et lui en envoyaient un bouquet."

C'est donc à Madère que le Prince Impérial fut, pour la dernière fois, salué vivant par un drapeau français. C'est là qu'il reçut aussi, pour la dernière fois, la fleur emblématique lui rappelant la famille et la patrie.

Trois mois plus tard, l'"Oronide", pavillon en berne, relâchait à Madère, ayant à bord un cercueil recouvert des trois couleurs!

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Ce sont les Minstrels Primrose et Dockstadter qui font cette semaine, les frais des représentations au Crescent. On sait la popularité dont ils jouissent aux Etats-Unis. Ils ont obtenu dimanche leur succès ordinaire. Il y a de tout, parmi eux, des comédiens, des chanteurs, des danseurs, des acrobates de premier ordre, dont les exercices sur l'automobile leur ont valu depuis dimanche de merveilleux succès.

Le public a bruyamment applaudi la voix de ténor de M. Bradley et les chants de Primrose, le plus aimé des chanteurs de la génération actuelle.

Et continuant à reculer... il se retrouvait dans le petit cabinet absolument désert.

Le marquis marcha vers le mari de Jane.

— Toi, le vieux... si je te retrouve jamais entre quatre yeux, nous aurons une explication ensemble.

Cependant M. d'Aulnoye et ses deux compagnons avaient fait quelques pas vers la porte de l'estaminet.

Le marquis ouvrit cette porte. L'entrée des trois hommes provoqua chez le tenancier de la Grosse Tête un mouvement d'étonnement.

— N'était-ce pas là des policiers? M. d'Aulnoye promena dans la salle un regard circulaire.

Les tables étaient occupées par des ouvriers et par des gens à mine patibulaire.

Mais l'homme que cherchait le père de Pierre ne s'y trouvait pas.

Le marquis se dirigea vers le cabinet du fond dont il voyait la porte vitrée.

Mais brusquement cette porte s'ouvrit.

Et Armand parut dans son encadrement.

Les deux hommes se trouvèrent face à face.

Alors tandis que l'un se dressait, grand soudain, les yeux étincelants de colère, l'autre eut

Nous en dirons prochainement de Geo. Weller et de Wm Wood, dont la belle voix de basse d'une rare ampleur a obtenu un des succès de la soirée.

Les Primrose et Dockstadter Minstrels se feront entendre toute la semaine, avec matinées aujourd'hui, jeudi et samedi.

THEATRE DE L'OPERA

Comme on s'y attendait, il y avait foule à la matinée de dimanche, dont "Cendrillon" a fait les frais.

Le soir, devant une bonne salle, on a donné "Si j'étais Roi". M. Paz, à l'affiche pour le rôle de Zéphur, n'a pu paraître à cause d'une indisposition, et M. Bellodère l'a remplacé au pied levé. Il est bien acquitté de sa tâche, quoique la partie chantée, très difficile, exige une voix plus forte et plus longue que celle de notre ténor d'opéra. Cet artiste a été amusant et a bien voulu à fait plaisir.

M. Saingrey, dans le rôle de Mousoul, s'est fait applaudir: il a fort bien chanté les morceaux qui lui incombaient. Il a dû répéter son air de deuxième acte.

Mmes Faure et Feitlinger et M. Darmad, Carbonnell et Viciot ont été bien accueillis dans leurs rôles respectifs.

L'orchestre, sous la direction de M. Derbeaud, s'est distingué et a parfaitement exécuté la ravissante musique d'Adam.

Ce soir, troisième de "Messaline". Demain soir, pour le bénéfice de M. Giffroy "La Juive", avec M. Duc, Hourmann, Paz et Mlle Guichard dans les rôles principaux.

La popularité du secrétaire de la direction de l'Opéra est un gage assuré du succès de ce bénéfice.

BUSINESS ROUX.

THEATRE TULANE.

Le Tulane vient de compléter dimanche un double succès éclatant et bien mérité. Succès de pièce d'abord. "Alice of Old Vincennes", drame émuant au plus haut degré, aux idées nobles et élevées et respirant d'un bout à l'autre le plus pur, le plus ardent patriotisme — succès d'artiste ensuite, grâce au talent qui a déployé dans son rôle Miss Gertrude Coghlan.

Miss Coghlan appartient à une famille d'artistes qui se sont fait une brillante réputation à la scène, et l'on s'en aperçoit bien vite à la perfection de son jeu et à l'ardeur qu'elle apporte dans l'interprétation du rôle qui lui est confié. Miss Coghlan est une artiste de race. Le rôle prête aux effets dramatiques et la brillante comédienne en tire un parti merveilleux.

La pièce nous raporte aux temps glorieux de la révolution américaine, et il y a des passages qui ont soulevés dans la salle un véritable enthousiasme.

Nous ne savons de combien de rappels Miss Coghlan a été l'objet, mais nous pouvons affirmer que toute la soirée a été pour elle qu'un long triomphe. La lutte qu'elle a eue avec les Anglais pour sauver les jours de son fiancé, sa ardent patriote comme elle, est de toute beauté et mérite tous les éloges de la critique.

Nous engageons vivement les amateurs à aller voir ce beau drame, un des plus réussis sur la scène à notre époque.

Impossible de faire un meilleur choix de pièce, un meilleur choix d'artistes.

La représentation a été irréprochable du commencement à la fin.

GRAND OPERA HOUSE.

Il y avait une grande et belle salle dimanche, en matinée, au Grand Opera House. La troupe d'élite qui en est le soutien, donnait un chef d'œuvre de Shakspeare, "The Twelfth Night". La Douzième Nuit — avec Miss Wainwright dans le principal rôle, celui de Viola, dans lequel elle a déjà conquis tant de bravos. Elle jouit dans le public d'une immense renommée et la critique a eu des éloges enthousiastes à lui envoyer. C'est sans aucun doute une des plus brillantes étoiles de notre

Feuilleton

DE L'Abéille de la N. O.

Commencé le 13 octobre 1900

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

XI

LE VENGEUR.

Suisse.

Le groupe que j'étais chargé

de supprimer se trouvait là sur une espèce d'échafaudage; un homme et une femme dont la vue certes n'engendrait pas la gaieté.

"Je ne pouvais pas me tromper. — A coups de marteau j'ai démolie le "truc" Il a fallu taper dur, je vous le certifie. N'empêche qu'au bout de quelques minutes j'en avais fait des débris.

"Parole d'honnête homme, je n'ai pas volé l'argent que vous m'avez donné.

— Et celui que vous m'avez promis encore. Il avait débité tout cela d'une traite, en hâte, désireux de brasser le plus possible et entretenir qu'il avait peur de voir interrompre par l'arrivée soudaine du sculpteur et de son ami, lesquels ne devaient pas avoir renoncé à leur vengeance.

Sans doute se tenaient-ils dans les environs. Épiant ce qui se passait à la Grosse Tête et prêts à surgir quand le moment serait venu.

Il lui avaient promis de ne pas intervenir avant la fin de son entrevue avec l'inconnu, c'est vrai, mais lui, Tournai, n'était tout de même pas absolument rassuré.

Il questionna: — Vous me dites bien la vérité? — Quel intérêt aurais-je à vous tromper? D'ailleurs il vous sera facile de vous assurer que je ne vous conte pas de sottises...

Vous n'avez qu'à vous rendre demain chez la concierge de la rue de Vaugirard. L'affaire a dû faire du bruit depuis mercredi. Vous serez renseigné immédiatement.

— C'est bien... je prendrai des informations. — Comme il vous plaira... Toutefois, vous m'avez promis de me remettre aujourd'hui...

— Cinquante francs encore pour prix de votre concours... Voilà. D'un élégant porte-cartes Armand retira un billet de banque qu'il remit au bandit dont les yeux s'allumèrent.

— Merci, monseigneur. — Et si j'avais besoin de vous encore? — A votre service... J'habite rue Ordener... an numéro 100 bis. Vous m'avez qu'à demander Bras de fer... C'est moi.

Tournai qui venait de dire là un nouveau mensonge vida d'un trait le verre d'absinthe qui était posé devant lui.

Puis il se leva.

— Vous permettez que je serte le premier... dit-il... cela évitera les cascades des gens qui sont dans le café.

— Soit! Armand appela le garçon afin d'aquitter le prix des consommations absorbées par Tournai.

Déjà celui-ci, mettant à profit l'autorisation qui venait de lui être accordée avait gagné la porte de l'établissement.

Il triomphait... il venait de palper les cinquante francs promis... C'étaient des jours de noces en perspective, de quoi s'amuser... se vanter dans l'orgueil.

— Sans compter que tout à l'heure l'artiste chez lequel il s'était introduit dans le but que l'on sait... allait sans doute à son tour se montrer généreux.

Dehors il ne fut pas étonné d'apercevoir deux hommes qui stationnaient sur le trottoir. Il reconnut tout de suite l'un des deux: Simony.

— Et s'adressant au compositeur: — Vous voyez que j'ai tenu parole.

— Bon. — Alors n'oubliez pas... votre ami m'avait dit... Les regards d'Aulnoye le regardèrent de colère.

C'était là le malfaiteur qui avait failli causer à son fils, à son enfant chéri... une douleur immense!

Il gronda: — Toi, gredin, gagne le large ou les choses vont se gâter. Tournai eut une menace au

fond des yeux. Mais il comprit que la prudence lui conseillait d'obéir à cette injonction.

Il fila sans demander son reste, bondissant seulement entre ses dents:

— Toi, le vieux... si je te retrouve jamais entre quatre yeux, nous aurons une explication ensemble.

Cependant M. d'Aulnoye et ses deux compagnons avaient fait quelques pas vers la porte de l'estaminet.

Le marquis ouvrit cette porte. L'entrée des trois hommes provoqua chez le tenancier de la Grosse Tête un mouvement d'étonnement.

— N'était-ce pas là des policiers? M. d'Aulnoye promena dans la salle un regard circulaire.